

CHAPITRE X

ÉVOLUTION ET CHANCES D'AVENIR

L'évolution qui a lieu au Maroc, et qui durera encore longtemps, doit être graduelle. Le profond conservatisme du peuple, l'état d'esprit qui a tenu le pays fermé à l'Europe pendant des siècles n'a pas encore disparu. C'est, sauf pour les tribus les plus arriérées, moins une opposition formelle aux réformes qu'un dégoût de tout ce qui peut changer leurs habitudes. À beaucoup de points de vue, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Les vieilles bouteilles ne conviennent pas au vin nouveau et peu à peu les Maures et les gens des tribus adoptent une nouvelle mentalité sans s'en apercevoir, et sans se rendre compte du grand changement qui est déjà en voie de réalisation.

Il n'y a aucun doute qu'effectivement, il est plus aisé d'administrer et d'organiser des civilisations primitives, bien qu'au début il n'en apparaisse pas ainsi, que d'organiser et de faire des expériences destructives dans un pays déjà civilisé partiellement.

L'état de civilisation du Maroc a été, pendant des siècles, bien supérieur à celui de la plupart des États de l'Afrique, Il a connu, il est vrai, une longue période de décadence, mais n'en possède pas moins certains traits admirables.

Les institutions, l'architecture, et l'art, les vestiges des universités, les travaux d'adduction d'eau de Fez et de Marrakech, le savoir-vivre des gens et leurs aptitudes au commerce, au négoce, à l'agriculture, tout prouve l'évidence d'une civilisation n'ayant pas subi l'influence de l'Europe pendant des siècles, et qui est tout simplement admirable. Le progrès était peu sensible. Les Marocains vivaient sur le simple acquis du passé, s'enorgueillissant à la fois de ce passé et de l'esprit qu'ils ont reçu en héritage : « l'esprit d'isolement, le désir de fermer la porte de leur pays à toute incursion et la porte de leur cœur à toute influence extérieure. »

Quand se produisit le commencement du grand changement, les innovations furent examinées d'un œil soupçonneux et restèrent impopulaires. Avec le temps le bénéfice des nouveautés sera reconnu et la France en recevra quelque reconnaissance, mais ce ne sera pas de sitôt.

Peu de peuples dans le monde ont eu à expérimenter des changements aussi radicaux, surtout si l'on note que le changement est produit par des étrangers de race, de langue, de religion différentes.

Or, en fin de compte, l'indigène marocain reste dans la même indifférence, oppose la même force d'inertie qu'à l'époque où il supportait les persécutions de ses propres sultans.

Il accepte tout comme la volonté de Dieu, mais s'aperçoit qu'il a maintenant, pour la première fois (je parle du protectorat français au Maroc), la sécurité pour ses biens et sa vie.

Il n'aime pas les étrangers, mais il avoue une amélioration dans sa situation. Il est plus riche qu'il n'était; cela, il pense que c'est grâce à la généreuse bonté de Dieu.

Par contre, il doit payer des impôts réguliers, ce qui lui est particulièrement désagréable, et cela, il l'attribue à l'arrivée des Français dans le pays. Ainsi il soulage sa conscience et profite de la situation.

Or, si graduelle que soit l'évolution, un grand changement déjà s'est produit. Seuls, ceux qui ont connu le Maroc d'autrefois et qui le voient aujourd'hui, peuvent se rendre compte de ce qui a été fait.

Quand les Français bombardaient Casablanca, s'ouvrant ainsi la route de l'occupation presque complète du Maroc, ils forçaient une maison fermée, habitée par la méfiance, le fanatisme et la haine. Le pays se croyait imprenable et le peuple considérait les Chrétiens comme une race haïssable, condamnée par leur religion, sans bravoure et d'apparence ridicule.

Les Marocains croyaient qu'avec leur toute petite armée de musulmans soutenus par l'assistance divine, ils pourraient facilement mettre en déroute toutes les armées chrétiennes du monde.

Ils disaient: « Vos obus et vos balles se changeront en eau, car nos saints et nos marabouts qui nous protègent ne permettront pas aux infidèles d'envahir notre pays. La tempête brisera vos navires, et même si vos soldats débarquent, une poignée de nos cavaliers suffira à les rejeter à la mer. »

Et ils le croyaient réellement.

Quel énorme changement depuis cette époque. Et il n'y a que treize ans, depuis qu'eut lieu le bombardement de Casablanca !

De temps en temps, j'accompagnais les colonnes qui pénétraient la Chaouia et le haut pays au delà, quand une par une les tribus cédaient le terrain, ouvraient la route, reconnaissant que ces deux colonnes françaises que rien n'arrêtait étaient plus fortes que leurs patrons dans leurs tombeaux et que les saints hommes qui leur avaient promis la victoire.

Les Marocains durent se rendre à l'évidence; ce fut d'abord très difficile. Cela dérangeait toute leur façon de vivre, toute leur mentalité. Quelques milliers de chrétiens conquéraient le pays. Et c'était l'évidence même, les deux colonnes étaient irrésistibles. Le Marocain se réfugia dans la suprême consolation de sa religion : « C'est la volonté de Dieu », posa son fusil, et ceux qui ne retournèrent pas à leurs champs s'engagèrent dans l'armée française.

Derrière la manifestation de la force, il y avait encore un plus important facteur de succès. Après l'occupation de chaque district, quand les troupes s'étaient éloignées, une nouvelle organisation surgissait, une nouvelle administration protégeait les intérêts du peuple, les vies et les propriétés.

Ils firent connaissance pour la première fois depuis des siècles avec la sécurité.

Le spectre toujours présent de la mort et des confiscations, de l'emprisonnement qui avait dominé leur vie comme celle de leurs parents et de leurs ancêtres, s'était évanoui. Les exactions des caïds cessèrent ou furent grandement diminuées, et l'on put obtenir justice.

La France a montré un tact admirable en apportant sa civilisation. Chacun de ses actes et de ses projets y été dirigé par le souci d'améliorer les conditions du peuple et de l'enrichir.

Elle a ouvert des hôpitaux et des dispensaires, et tout ce qui pouvait blesser les susceptibilités du pays Il été soigneusement évité. Les Français avaient l'expérience de l'Algérie et de la Tunisie. Ils avaient étudié notre expérience en Égypte. Ils savaient ce qu'il fallait adopter et ce qu'il fallait éviter. Ils ont maintenu sur le trône un descendant de l'ancienne dynastie des sultans, et, gouvernant en son nom, ils ont pu obtenir un système d'administration très souple que le code français n'aurait jamais permis si on avait adopté un système de commandement direct. Ils ont rencontré beaucoup moins d'opposition qu'on aurait pu s'y attendre. En réalité, l'apport de la

civilisation au Maroc en un temps de grandes difficultés causées par la guerre a été un bel exemple prouvant que le désir de pacification et de progrès est sincère.

Pour moi qui connais le Maroc depuis plus de trente ans, je puis me porter garant que l'amélioration du bien-être du peuple dans les régions occupées par les Français est considérable. Il y a encore beaucoup à faire. Des dizaines d'années passeront avant que l'œuvre soit terminée, mais je suis convaincu que la grande politique inaugurée par le maréchal Lyautey au Maroc sera acceptée comme base de gouvernement, pour le mutuel bénéfice du protecteur et du protégé. Or, on entend encore des gens parler du « vieux temps » avant que la France vienne au Maroc. Que quelqu'un regrette ce temps est incroyable ! Seuls, ceux qui n'ont pas su regarder derrière les apparences, et combien mince était le voile qui dissimulait la réalité peuvent admettre une comparaison. entre les deux époques.

Le plus qu'on puisse dire contre le régime français est que l'indigène trouve ennuyeuse l'application de règlements stricts. Il a des impôts réguliers à payer au lieu des impositions irrégulières des caïds, comme cela se passait autrefois. Il déteste la régularité et quelques Marocains préféreraient sans doute les chances hasardeuses et incertaines du passé à la certitude sans aléa du bien-être présent. Il est vrai qu'il y avait autrefois des risques de mort, d'emprisonnement, d'exécution, mais on avait aussi des chances de pillage, de vol. On pouvait acquérir une situation par la force ou la corruption et l'on pouvait, dans une sécurité suffisante, confisquer les propriétés des autres et les mettre en prison. Et si, finalement, on mourait en prison, c'était la volonté de Dieu.

Le Marocain est un joueur.

Il jouait, sous l'ancien régime, non seulement sa fortune, mais aussi sa vie. Souvent il perdait les deux, mais quelquefois il gagnait et c'était la vie des autres qui était sacrifiée et leurs propriétés qui étaient incorporées aux siennes. Sa richesse croissait, jusqu'à ce qu'elle lui permît de bâtir des palais dans les villes, jusqu'à ce que ses esclaves fussent légion, et ses femmes nombreuses comme un essaim d'abeilles, et puis un jour la fin arrivait.

Si le sort lui était clément, il mourait en possession de ses biens et ils étaient confisqués le jour de sa mort; mais plus souvent, il finissait en prison, tandis que sa famille mourait de faim.

Cependant rien de plus lamentable ne peut être imaginé que les conditions du peuple des campagnes, victimes de toutes sortes de vols, car depuis le sultan jusqu'au cheik de village, tout le maghzen dépouillait le peuple et vivait sur les pauvres.

Personne ne pouvait dire que son âme même était à lui. Dieu merci ! ce bon vieux temps est passé. Je me demande parfois en outre, en dépit de tout ce qui a été écrit sur le sujet, si l'on s'est bien rendu compte de ce qu'était le Maroc avant l'arrivée des Français.

Quand Moulay Hafid était sultan, de 1908 à 1918¹, année au cours de laquelle il abdiqua, le palais était le théâtre continuel de scènes de cruauté et de tortures. Le sultan lui-même, neurasthénique et adonné, dit-on, aux drogues, avait ses bons et ses mauvais jours. Sans aucun doute, il dut songer d'abord à réformer son pays ou tout au moins à le sauver de l'emprise croissante de la France.

Il possédait une certaine intelligence rusée et avait quelques notions du rôle d'un souverain, mais il fut déçu. Les choses étaient allées trop loin. Le Maroc était condamné. Trouvant que ses efforts

¹ En fait 1912, date de son abdication.

pour préserver l'indépendance du pays étaient inutiles, il s'abandonna aux tentations et devint cruel et avare.

Les rebelles qu'on faisait prisonniers, et dont beaucoup sans doute étaient de pauvres paysans n'ayant commis aucune faute, avaient les mains et les pieds coupés, vingt-six furent ainsi torturés à Fez en une journée; vingt-cinq succombèrent, la plupart de gangrène, et bien que les médecins européens de Fez aient supplié le sultan de leur permettre de les soigner, celui-ci refusa. Sur la place publique, les bouchers coupaient à ces malheureux une main et un pied, et trempaient le moignon dans le goudron. Le seul survivant de cette boucherie est encore de ce monde aujourd'hui.

Précédemment, au cours de son règne en 1909, Moulay Hafid devint jaloux d'un jeune chérif, Si di Mohammed el Kettani, membre d'une grande famille, qui, adonné aux études religieuses, avait réuni autour de lui un groupe de jeunes gens. cultivés et fondé une secte. Le peuple parlait beaucoup de lui, sa popularité et sa réputation grandissaient. De l'intérieur du palais, Moulay Hafid observait tous ses mouvements. Les espions lui rapportaient toutes ses paroles, mais on n'avait aucun motif de l'arrêter. Cependant Moulay Hafid avait résolu de s'en débarrasser. On fit comprendre au jeune chérif qu'il était en danger et que le sultan voulait sa perte; un mauvais conseiller persuada le jeune homme d'abandonner Fez. Il s'enfuit la nuit et donna tête baissée dans le traquenard. On le laissa atteindre la tribu des Beni M'tir et c'est là qu'il fut arrêté. Alors on l'accusa d'avoir voulu se faire proclamer sultan et les preuves de cette accusation furent faciles à trouver. Il fut ramené à Fez. On le fit conduire prisonnier au palais et, en présence de Moulay Hafid, il fut flagellé. Sans pitié, il fut frappé de lanières de cuir garnies de noeuds, sur le dos et sur les jambes, jusqu'à ce que, n'ayant plus qu'un souffle de vie, il fut porté dans une prison du palais. On ne lui permit pas de soigner ses blessures, il vécut encore quelques jours, et les esclaves qui lavèrent son corps avant de l'inhumer me dirent que sous les coups le linge de sa chemise avait pénétré profondément dans la chair et que des plaies hideuses s'étaient refermées pardessus; qu'ils avaient simplement coupé les morceaux qui dépassaient et avaient dû laisser les autres.

Les plus tragiques tortures infligées par Moulay Hafid furent sans doute celles que subirent les membres de la famille de El Hadj ben Aïssa, pacha de Fez, Marocain dont la réputation n'était pas plus mauvaise que la plupart de celle d'autres fonctionnaires marocains et beaucoup meilleure que celle de tant d'autres.

Pensant qu'il était très riche, Moulay Hafid le fit arrêter et jeter en prison avec plusieurs membres de sa famille. Ils subirent des bastonnades et les privations habituelles, et El Hadj ben Aïssa fit l'abandon de tout ce qu'il possédait au sultan; Moulay Hafid ne fut pas encore satisfait, car il croyait à l'existence d'un gros trésor en argent monnayé.

On savait que le pacha de Fez, cultivateur avisé, avait placé toute sa fortune, amassée honnêtement ou non, en terres, mais rien ne put persuader le sultan de la vérité de ce fait.

Il donna des ordres pour que le trésor fut retrouvé et on recommença les mauvais traitements et les flagellations, mais sans plus de succès.

Alors on arrêta aussi les femmes, et parmi elles se trouvait la fille d'une des plus aristocratiques familles de Fez : on pensait qu'elle connaissait la cachette du trésor et qu'elle la révélerait. Elle fut torturée, mais ne dit rien, car elle ne savait rien.

Toute l'histoire me fut rapportée et les procédés barbares employés par le sultan me

déterminèrent à faire connaître au monde ce qui s'était passé.

Le *Times* ouvrit largement ses colonnes pour l'exposé de ces faits regrettables, comme il le fit toujours quand il y eut des torts à redresser où que ce soit.

Et ce dont on s'étonnait surtout en dehors de la torture de cette femme du pacha de Fez, c'est que ces choses pussent encore s'accomplir à Fez à cette époque, et elles devaient cesser.

Les témoignages légaux que je possédais n'étaient pas très solides, mais je décidai de m'en passer. Le sultan protesta, menaça et menaça à nouveau, mais les efforts répétés du *Times* réussirent à émouvoir le *Foreign Office*. Il fut décidé de faire des représentations. Sir Reginald Lister qui était ministre de la Grande-Bretagne à l'époque, m'aida et me soutint beaucoup dans cette campagne. A la longue, le gouvernement britannique se décida à demander au sultan de faire comparaître la dame, car aucune autre preuve ne pouvait démontrer que de grands actes de cruauté avaient été commis. Le gouvernement français nous suivit dans cette voie dans l'intérêt de l'humanité. Le sultan accepta très volontiers, en principe, mais ne présenta pas la dame.

L'énergie de M. Mac Leod, consul à Fez, était inlassable. Il était décidé à aller jusqu'au bout. À la fin, poussé par la force des choses, le sultan autorisa deux dames anglaises d'une mission médicale à voir la femme du pacha. Elles étaient accompagnées de la femme d'un médecin français.

Ces dames virent la victime dans le coin le plus reculé du palais et, en dépit des protestations et des menaces des esclaves, elles restèrent pour l'examiner. Son corps perclus et les terribles cicatrices des récentes blessures justifiaient amplement l'action du *Times*. Le sultan avait menti depuis le commencement. La femme avait été cruellement torturée.

Avec l'humanité qu'il montra au cours de toute sa vie, Sidi el Hadj Mohammed el' Mokri, qui était à l'époque grand vizir, et qui remplit encore si parfaitement ces fonctions aujourd'hui, prit la femme maltraitée dans sa maison où elle reçut des soins médicaux dont elle avait grand besoin et fut l'objet de toutes sortes de gentillesses de la part des femmes du grand vizir.

Je possède deux lettres se rapportant à cet incident, auxquelles j'attache un grand prix. L'une, du 28 juillet 1910, émane de M. J. M. Mac Leod C. M. C., alors consul britannique à Fez. Il m'écrit que les membres survivants de la famille de Hadj ben Aïssa sont venus le voir et lui demander de m'exprimer leur reconnaissance pour le grand effort que j'ai fait pour les aider et qui a été une grande consolation pour eux. La seconde est du ministre britannique sir Lister, datée du 22 février, des Dolomites, dans laquelle il dit: « Je vous écris tout d'abord pour vous féliciter de votre triomphe au sujet des tortures. » .

Après tout, mon rôle a été petit. C'est grâce à la grande diffusion que le *Times* donna à mes télégrammes que fut dû le succès. Deux ans après, quand les circonstances me réunirent de nouveau avec Moulay Hafid, je lui demandai de m'expliquer pourquoi il avait agi ainsi. Il me dit qu'il savait que la femme avait été torturée et n'était pas la seule, mais que personnellement il ne l'avait pas ordonné. Il dit que lorsqu'il avait appris qu'on ne pouvait retrouver la fortune d'Hadj ben Aïssa il avait ordonné l'arrestation des femmes. Un peu plus tard, on lui avait dit que les femmes ne voulaient pas parler et il reconnaissait avoir dit: « Il faut faire le nécessaire pour les faire parler. » De tels mots dits par une telle bouche ne signifiaient pas autre chose que « torture » et elles furent torturées.

De la fin de Bou Hamara, j'ai aussi raconté son long emprisonnement dans une caisse étroite, son introduction dans la cage des lions qui lui déchirèrent les bras sous les yeux des femmes du sultan

et enfin son exécution à coups de fusil.

Voilà ce qu'on appelait le bon temps !

Et il n'y avait pas qu'au palais impérial que se passaient ces cruautés. Chaque kasbah de gouverneur avait ses profonds et sombres donjons dans lesquels, quand ce n'était pas dans les silos creusés sous la terre pour le grain, on enfermait et on laissait languir ceux qui étaient accusés (bien souvent à tort) de quelque crime, et plus souvent aussi tous ceux qui avaient quelque bien afin de les pressurer.

Au milieu de telles souffrances, dans l'obscurité, recevant à peine ce qu'il fallait de nourriture pour ne pas mourir de faim, des hommes ont vécu des années, pour reparaître alors que tous leurs parents ne comptaient plus jamais les revoir.

Il est vrai qu'ils avaient toujours une chance: c'est que le gouverneur change ou meure, et alors la prison pouvait être ouverte et tous les prisonniers relâchés. Et quelles prisons ! Quelle horreur de prisons c'étaient, même celles qui étaient au-dessus du sol et celles qui étaient réservées pour les criminels ordinaires ! Enchaînés par le cou, de lourdes entraves de fer aux pieds, ils étaient assis ou couchés dans les immondices et le cruel collier de fer n'était jamais ouvert que pour enlever un cadavre.

Les prisons des villes étaient affreuses, mais celles des kasbahs étaient pires.

Moulay Abd el Aziz, qui régna de 1894 à 1907 et qui vit encore à Tanger, réserva quelques sommes pour organiser les prisons de Fez. Elles furent restaurées, on y amena de l'eau et elles devinrent moins terribles qu'elles ne l'étaient, mais bien vite l'ancien aspect reparut et les améliorations ne durèrent que peu de temps; avec les meilleures intentions du monde, le sultan à cette époque ne pouvait rompre les traditions de corruption qui l'entouraient.

Dans les grands commandements berbères, la vie était encore plus rude, mais à tout point de vue, on n'y pouvait trouver les mêmes persécutions, ni les mêmes exactions que dans la plaine ou dans les riches districts. La quasi indépendance des Berbères les mettait à l'abri des perpétuelles impositions du maghzen, mais ils n'échappaient pas à celles de leurs chefs.

La rigueur du climat, l'âpreté de la vie dans ces montagnes élevées et inhospitalières, le constant état de guerre entre les tribus, faisaient que les habitants et leur manière de vivre étaient plutôt démocratiques. Toutefois, s'ils subissaient moins de vexations et de spoliations, leur sort, quand ils étaient faits prisonniers et qu'on ne les tuait pas, était aussi dur. Les grands caïds berbères eux aussi avaient leur kasbah et leurs donjons et ceux-ci étaient rarement vides. Toute la vie de ces forteresses de l'Atlas était faite de guerre et de tristesse. Chaque tribu avait ses ennemis, chaque famille avait sa vendetta, et chaque homme était guetté par un meurtrier.

Dès le début de mon séjour au Maroc, j'ai visité ces lointains châteaux et j'ai noué avec beaucoup de caïds berbères des amitiés qui ont duré de longues années. Avec la famille du caïd Glaoui, j'ai été longtemps en relations intimes. Quand je le connus tout d'abord, Si Madani Glaoui était simplement le caïd de la tribu Glaoua et son jeune frère Sid Thami, jeune homme alors, n'avait aucune fonction officielle.

Remarquables par leur habileté à la guerre, leur intelligence dans les négociations entre tribus, les Glaoua quittaient rarement leurs montagnes, excepté pour aller à Marrakech, qui se trouve à trois jours de marche de leur résidence. La kasbah de Telouet, la plus grande de toutes les forteresses

de l'Atlas, est située à plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quels que fussent les talents de ces jeunes seigneurs, rien ne pouvait faire prévoir jadis qu'ils joueraient un rôle si important dans l'histoire du Maroc.

Ils commencèrent par consolider leur puissance dans l'Atlas à la fois par la diplomatie et par une série de petites guerres au cours desquelles ils se surpassèrent en exploits et furent plusieurs fois blessés.

L'aîné fut employé comme commandant en chef des forces chérifiennes par Moulay Abd-el-Aziz au cours de la guerre contre les tribus du Riff.

Tandis que le parti des Glaoua devenait tout-puissant dans le sud, Moulay Hafid levait l'étendard de la révolte contre son frère. Il fut aidé par les chefs de cette famille; sans leur appui, il n'aurait pu réussir; Madani devint ministre de la Guerre et plus tard grand vizir, son frère Hadj Thami fut nommé pacha de Marrakech et des tribus environnantes.

Les Glaoua étaient aussi habiles dans la conduite des affaires privées que dans le gouvernements des indigènes. Leurs propriétés les plus vastes du Maroc, à part celles du sultan, étaient admirablement gérées et surveillées, et produisaient d'abondants revenus.

Au moment où le protectorat français fut établi, ces deux habiles chefs prirent parti en sa faveur et servirent loyalement la France.

Intelligents, ils s'étaient rendu compte que l'indépendance du Maroc pouvait être prolongée encore quelque temps, mais que finalement la débâcle viendrait, et les frères Glaoui n'avaient jamais caché leur désir de voir le Maroc devenir florissant. La race berbère possède non seulement un esprit avisé, mais encore une activité qui manque aux autres habitants du Maroc. Les routés, les chemins de fer, les machines leur plaisaient et ils furent favorables à leur introduction.

Leur mentalité est européenne et non africaine. Madani Glaoui mourut il y a deux ans, très regretté non seulement par les Français à qui il avait rendu de grands services, mais aussi par les indigènes. C'était un des plus grands, un des plus riches et des plus généreux chefs berbères, de manières très agréables, et très cultivé.

Son frère, encore relativement jeune, est aujourd'hui pacha de Marrakech, il vit une vie simple au milieu de beaucoup de splendeurs, et il passe tous les jours qu'il ne consacre pas à ses fonctions officielles, à feuilleter et à lire sa magnifique collection de manuscrits arabes. Au cours d'une de mes visites à Telouet, (je pense que c'était en 1901), je me laissai aller à séjourner très longtemps chez lui bien que j'eusse dû depuis longtemps être de retour à la côte.

D'abord c'était le caïd Madani qui m'avait persuadé de demeurer un jour de plus et puis ses frères et cousins, et ainsi de suite.

Chaque matin, je faisais mes préparatifs de départ, et chaque fois on me priait de rester. A la fin, pensant pouvoir partir, je fus conduit dans la grande cour intérieure dominée par les murs de la kasbah. Sur les terrasses se trouvaient une multitude de femmes voilées. Mon hôte me pria de lever les yeux et dit: « Aujourd'hui, ce sont ces dames qui vous prient de rester », et avec de grands cris les femmes exprimèrent leurs souhaits de bienvenue.

Les Berbères sont moins sévères sur le chapitre des femmes et j'ai souvent causé avec les plus nobles dames de la famille de Glaoua. Je demandai à l'une d'elles, qui était une proche parente de

Sidi Madani, pourquoi les femmes de la kasbah avaient désiré voir prolonger mon séjour, elle répliqua: « Parce que votre présence ici a mis une trêve aux guerres et aux vengeances. Nos fils et nos petits-fils sont en sûreté. Avant que vous veniez ici, personne dans la kasbah n'osait rire, car les hommes pensaient à la guerre et les femmes à la mort, mais pendant une quinzaine nous avons ri et chanté, nos craintes étaient évanouies, mais vous allez partir et les rires vont cesser. ».

Cela donne une idée de la vie à Telouet: Quand Sidi Madani Glaoui était à Fez comme grand vizir sous Moulay Hafid, il n'avait avec lui que quelques-uns de ses nombreux enfants. Parmi eux se trouvait un fils préféré né d'une esclave. Il avait environ douze ans, était très noir, mais d'une remarquable vivacité d'intelligence et très drôle. Malheureusement ce caractère a des inconvénients. Sa conduite était peu gracieuse pour un enfant de son genre et il se livrait déjà à une vie désordonnée. Son père le mit à l'école française, mais il n'y allait que très rarement. Quelles que fussent les précautions des serviteurs du vizir pour fermer les portes, il parvenait toujours à s'échapper par quelque moyen et allait passer ses journées dans les sociétés les moins recommandables.

A la fin les choses allèrent si loin que l'instituteur demanda à parler à son père. L'enfant fut appelé et on lui demanda pourquoi il menait une vie de débauché. Il s'en défendit, à la surprise des questionneurs.

Il persista à dire qu'il fréquentait l'école régulièrement, et que c'était seulement parce que le maître ne l'aimait pas qu'on l'accusait ainsi.

L'instituteur continua à le contredire si bien qu'à la fin l'enfant dit: « Je puis prouver que ce que je dis est vrai, et si je n'allais pas à l'école, comment aurais-je appris le français? » Interrogez-moi.

Aussitôt un des employés algériens du vizir fut appelé et invité à parler français à l'enfant.

C'est ce qu'il fit et le petit diable noir répliqua avec la facilité d'un Parisien, mais ce n'était pas là le français qu'apprennent les écoliers. Les mots et les expressions qu'il employa firent dresser les cheveux sur la tête du maître. Indiscutablement il parlait le français et avec une volubilité effrayante, toutefois ce n'était pas à l'école des fils de notables qu'il l'avait appris ni à un pensionnat pour jeunes filles, mais au café-chantant ou dans un établissement qui s'intitulait ainsi et qui venait de s'installer récemment au mellah de la ville.

Les Juifs du Maroc sont une race à part, on distingue deux branches principales, les descendants des Berbères juifs autochtones, et les descendants des Juifs émigrés d'Espagne à la fin du quinzième siècle.

Tandis que ces derniers ont conservé l'espagnol comme langue maternelle, les premiers parlent le berbère ou l'arabe suivant les régions où ils habitent. Leur type, comme un peut le penser, diffère et il est souvent difficile de distinguer un Juif de l'Atlas d'un Berbère musulman. Ils s'habillent de la même façon, sauf que tous les Juifs se coiffent d'une petite calotte noire. L'origine de ces Juifs indigènes est inconnue et leur présence au Maroc remonte à une grande antiquité. Une tradition rapporte qu'ils furent chassés de Palestine par Josué, le fils de Noun, mais ce sont plutôt des Berbères convertis à quelque période des temps païens.

Les Juifs autochtones habitent l'intérieur du pays, particulièrement les villes, bien qu'un grand nombre soient mêlés aux gens des tribus. Ils vivent à l'écart et considèrent que les Juifs d'Espagne plus cultivés vont s'éloignant de l'orthodoxie, si déjà ce n'est pas un fait accompli. Les

descendants des Juifs d'Espagne ont subi une remarquable évolution depuis les cinquante dernières années. Par tous les moyens, ils se sont modifiés pour essayer d'améliorer leur situation. Des écoles ont été bâties, des professeurs amenés d'Europe, et tout cela a été réalisé au moyen de souscriptions recueillies sur place. L'Alliance israélite a pourvu largement de personnel ces écoles, mais le résultat a été obtenu surtout par l'effort intelligent des Juifs eux-mêmes.

Aucun sacrifice n'a été trop grand, aucune tentative trop vaste, et il en résulte qu'aujourd'hui on trouverait difficilement un Juif dans les villes de la côte qui ne sache parler et écrire deux langues et souvent trois.

Les Juifs d'Espagne portent comme leurs coreligionnaires de l'Orient le nom de « Sephardim ». Quand ils furent exilés d'Espagne après une époque de cruelles persécutions, ils cherchèrent un refuge au Maroc.

C'était déjà une race affinée et instruite, plus éduquée, plus artiste que la plupart des Espagnols parmi lesquels on ne leur permettait plus de vivre.

À leur arrivée au Maroc, ils trouvèrent des Juifs d'origine berbère vivant dans une condition d'infériorité telle qu'eux-mêmes ne pouvaient l'accepter.

Ils négocièrent donc avec le sultan une « ordonnance » qui devint le statut qui réglerait leur vie et poserait des règles de conduite, de peur que leur vie au milieu de leurs coreligionnaires plus ignorants ne les amenât à abandonner certaines coutumes de leur civilisation plus avancée.

Cette ordonnance est encore en vigueur, et elle est connue des Sephardim sous le nom de « Decanot ». Elle contient entre autres clauses les règles des contrats de mariage et des questions de succession.

Les Sephardim du Maroc sont un peuple remarquable qui a rendu et rendra encore de grands services au pays. Ardents au travail, intelligents, hommes d'affaires avisés; organisateurs capables, les Juifs espagnols du Maroc n'ont cessé de progresser en civilisation, en instruction, en richesse d'une façon tout à fait louable. Mais longtemps avant cette moderne renaissance, les Sephardim, en dépit de grandes difficultés et des retours en arrière qu'ils subirent, s'étaient taillé une bonne position au Maroc. Ils étaient devenus, en tant que banquiers et prêteurs, indispensables au pays et ils remplissaient beaucoup d'autres professions.

Tailleurs, bijoutiers, fabricants de tentes, artisans en métaux étaient en général Juifs. Le mellah, comme leur quartier était appelé, était le centre du commerce. Dans leurs boutiques, il n'y a rien qui soit trop insignifiant pour être vendu. J'ai vu des boîtes d'allumettes vides et vendues par demi-douzaine, tandis que le même boutiquier ou peut-être son frère vous conduisait à l'étage le plus élevé de la maison pour vous montrer, une fois la porte bien fermée, un collier de perles, un cabochon d'émeraude ou un diamant taillé, gros comme un shilling.

De certains côtés, bien qu'ils fussent persécutés à cause de leur race, leur situation était meilleure que celle des musulmans. Ils avaient leurs lois propres, et étaient administrés par leurs rabbins.

Leurs impôts étaient levés séparément par leurs gens et payés comme une sorte de cadeau au sultan.

Ils étaient pressurés naturellement, et de temps en temps leur quartier était razzîé, mais le danger des persécutions individuelles était moins grand pour eux que pour les musulmans.

En tout temps, ils pouvaient être admis devant les autorités et même devant les sultans qui, dans

leurs conversations avec les nombreux Juifs employés au palais en qualité de tailleurs et de fabricants de tentes, étaient plus affables qu'avec leurs propres gens.

Moulay Abd-el-Aziz et Moulay Hafid avaient tous deux des amis personnels parmi les Juifs de Fez et de Marrakech, et ils étaient intimes avec eux. Le résultat était que les Juifs obtenaient plus facilement justice que leurs voisins musulmans, et même, dans les campagnes, le commerçant juif était craint. On se moquait de lui peut-être, parfois il était même un peu malmené, mais très rarement gravement maltraité.

Je veux citer un exemple de la crainte qu'inspiraient les Juifs et dont j'eus connaissance au cours de mes voyages de jadis.

Un Juif voyageant seul de marché en marché fut tué et son petit bagage de marchandises et ses quelques sous furent volés. Le meurtre avait été commis dans une des régions les plus peuplées du Gharb, entre deux ou trois villages des plus importants, pendant les dernières heures de la nuit. Je connaissais bien l'homme, qui parcourait continuellement les marchés. Pendant un jour ou deux, rien ne transpara, sauf qu'il n'apparut pas sur les souks. Il pouvait sans doute être retourné à El Ksar, sa ville natale, pour réassortir son stock, mais on avait quelque idée qu'il avait été tué.

Son corps néanmoins ne fut pas trouvé, bien que dans ces plaines très habitées, garnies de villages, il fût difficile de le cacher. Tout ce qu'on pouvait dire de certain, c'est qu'il avait disparu.

Voici maintenant ce qui était arrivé. Le meurtrier ayant volé l'homme tué, avait traîné le cadavre près de la lisière d'un village. A l'aube les habitants le découvrirent et, terrifiés à l'idée qu'on allait les accuser de ce crime, ils avaient caché le corps jusqu'à la nuit, et alors ils l'avaient traîné secrètement près d'un autre village, puis le même manège fut recommencé plusieurs fois. Il importait peu que l'état de décomposition où se trouvait le cadavre prouvât que le crime remontait à plusieurs jours, car cela n'aurait pas exempté le village du châtement. L'inévitable punition aurait été sévère, c'était l'emprisonnement et l'amende pour tous les villageois. Si la victime avait été un musulman, on aurait exigé une réparation très faible, mais le meurtre d'un Juif était plus sérieux. Le bruit de l'incident m'arriva aux oreilles, car les habitants d'un village voisin me racontèrent qu'ils avaient trouvé le cadavre le matin même et que la mort remontait à plusieurs semaines. J'intervins et annonçai la découverte aux autorités et le village n'eut pas à en souffrir, ..

L'instinct des affaires est très fort chez les Juifs du Maroc. Leur existence a été une lutte perpétuelle et leur vie a été dure.

Un des nombreux amis que j'ai parmi eux m'a dit avec un sens de l'humour délicieux une anecdote de sa première enfance. Il venait à peine de commencer les rudiments de l'histoire hébraïque religieuse et son esprit était troublé de cette pensée que le Messie promis pouvait surgir à tout moment.

Souhaitant le bonsoir à ses parents et à sa famille, il chuchota à l'oreille de sa grand'mère, une dame qui jouait un rôle important dans l'assemblée:

« Pensez-vous que le Messie viendra cette nuit ? » Elle tapota gentiment sa tête. « Ne vous faites pas de souci à ce sujet, il viendra au jour qu'il choisira. Apprenez l'additionner ! Apprenez à additionner ! » C'était une vieille dame pratique et son petit fils suivit son conseil. Il est aujourd'hui le chef de la communauté juive d'une grande ville du Maroc, c'est un homme honorable et riche, d'une grande générosité et d'un dévouement inlassable pour le peuple.

Les Juifs suivent à la lettre leurs dogmes et, bien que j'aie du respect pour les religions, je fus une

fois très ennuyé par la rigidité d'un vieux Juif à observer les prescriptions.

J'étais campé dans le Gharb en hiver, la pluie tombait à torrents et le sol était transformé en une profonde couche de vase. Pendant le dîner, un jeune Juif arriva et, faisant irruption dans ma tente, se mit à pleurer. Aussitôt qu'il put se faire comprendre, il m'expliqua que son père, qui se trouvait dans un village voisin, était gravement malade. Il avait entendu parler de l'arrivée d'un Chrétien et me pria d'aller le voir.

J'y allai, accompagné du jeune homme portant une lanterne. Ce fut une longue promenade et il tombait des hallebardes, mais enfin nous arrivâmes au camp. du Juif, où se trouvaient deux tentes comme celles dont usent les Juifs en voyage.

Tout était plongé dans l'ombre. Je fus bien accueilli à la lumière de ma propre lanterne par le père du jeune homme qui, assis au milieu de ses balles d'étoffes, semblait être la statue de la parfaite santé.

Après les compliments habituels, je demandai ce que je pouvais faire. C'était la nuit de vendredi et déjà le sabbat avait commencé. Avec beaucoup de circonlocutions, le Juif m'expliqua que le vent avait éteint leur lanterne et qu'en raison du sabbat, nul ne pouvait frotter des allumettes et la rallumer. Les Marocains, les infidèles, comme il les appelait, avaient refusé de leur rendre ce service, et c'est pourquoi il avait été obligé de me déranger.

J'avais fait plusieurs milles sous une pluie torrentielle pour frotter une allumette. Je la frottai, et ils peuvent se féliciter que je n'aie pas frotté autre chose. Je le laissai avec ses lanternes allumées, mais je le forçai à récompenser si généreusement mes hommes pour la longue et fatigante promenade qu'il leur avait fait faire qu'il dut préférer dans la suite demeurer dans la plus profonde obscurité plutôt que de déranger un autre chrétien.

Une famille musulmane qui a souffert beaucoup d'ennuis fut celle de l'ancien caïd des Sefyan, dans le Gharb, El Hadj ben Selham er Remoush; il fut en son temps un homme célèbre. Il avait acheté sa place grâce à la corruption et grâce à ses amis, et était devenu rapidement un personnage très influent et très riche.

Il faut reconnaître que, étant donné la valeur des caïds marocains, ce n'était pas un des pires. Naturellement, il commettait des exactions et remplissait les prisons, mais les gens qu'il administrait ne se plaignaient pas outre mesure, ce qui laisse à penser que son administration avait de très bons côtés. Sans doute ses fils ne l'aidaient guère. Son fils aîné, qui était son khalifa, était une parfaite canaille.

C'était un beau cavalier, toujours bien habillé, et extérieurement il était tout à fait sympathique, mais il buvait exagérément et aucune jeune mie ou femme de bonne mine de son commandement n'échappait à ses attentions. Il était encore un jeune homme quand la catastrophe survint :

On avait fait des plaintes au sultan contre sa conduite, et son père avait été si copieusement pressuré de ce fait qu'il en avait perdu presque toute sa fortune.

Quand les vizirs eurent tiré de lui tout ce qu'ils pouvaient, une troupe arriva et arrêta les hommes de la famille, tandis que les soldats passaient un jour ou deux dans le harem. On ne laissa pas pierre sur pierre de sa maison, afin de découvrir les trésors qui pouvaient y être cachés. Le caïd et ses fils furent envoyés enchaînés à Marrakech. Sa propriété devint une ruine, ses jardins furent ravagés. Aujourd'hui encore, au milieu d'un enclos de figuiers de Barbarie, on voit les restes de ce

qui fut une opulente demeure.

El Hadj Bou Selhem, homme âgé, accoutumé à une vie luxueuse, ne supporta pas longtemps les horreurs de la prison. Son fils aîné mourut bientôt après, le troisième, encore un enfant, fut relâché. Quelques années plus tard, chevauchant au travers des collines voisines d'Ouezzan, un berger qui gardait un troupeau de chèvres m'interpella et me dit: « Vous ne me reconnaissez pas, je suis Mohamed, le fils de El Hadj Bou Selhem. » Je lui demandai de me raconter son histoire. Mis en liberté sans un sou, il s'était réfugié dans la famille de sa mère qui avait souffert naturellement de la confiscation des biens du père. Il était maintenant berger, lui que j'avais vu quelques années auparavant monté sur des chevaux magnifiques revêtus de harnachements brodés d'or, entouré d'esclaves.

Quelques années plus tard je le revis encore. La chance avait tourné. Il avait réussi à racheter une part des biens confisqués, et il était redevenu un notable à l'aise, en train de s'enrichir. Aujourd'hui, sous un gouvernement moins brutal, c'est un propriétaire important, et une fois de plus il monte de beaux chevaux.

C'était la règle que les familles se soutenaient dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Leur puissance dépendait de la cohésion de leurs membres. Lorsqu'un homme obtenait une place de caïd, il aidait tous ses frères, ses oncles et cousins, et les casait autour de lui. Il les exemptait d'impôts et leur permettait de voler. C'était le nombre de ses clients autant que son prestige qui le protégeait contre le meurtre et la révolte.

Et quand les familles étaient divisées, le malheur les assaillait.

Il y a quelque temps, à la mort d'un des plus grands caïds du Sud, son fils aîné arrivait à la cour conduisant des mulets chargés d'argent pour acheter la charge de son père.

Il y avait un fils plus jeune qui n'avait pas quitté encore l'appartement des femmes et dont la mère avait été la favorite du caïd décédé, et était restée sa confidente jusqu'à sa mort.

Elle savait assez ce qui l'attendait si le fils aîné réussissait à acheter la succession de son père: c'est qu'elle et son jeune fils seraient chassés, sinon tués, car les jalousies de famille sont meurtrières. Elle joua l'atout qu'elle avait en main, celui qui gagnait presque toujours au Maroc. Elle seule savait où était cachée la fortune du caïd. Elle envoya son fils à la cour en toute hâte, sous la conduite d'un de ses parents. Il arriva pour apprendre que son frère aîné avait déjà été nommé au caïdat et était retourné dans sa tribu le matin même. Le jeune homme et ses conseillers virent le grand vizir. et demandèrent combien le nouveau caïd avait acheté sa place. La somme ayant été indiquée, le jeune candidat apporta une somme beaucoup plus forte pour obtenir une lettre du sultan lui donnant la place, avec l'autorisation d'employer tel moyen qu'il voudrait pour déposséder son frère. Le marché fut vite conclu et avec un parti de cavaliers mis à sa disposition par le sultan, il commença la poursuite. Il n'atteignit son frère que sous les murs de la kasbah. Celui-ci fut appréhendé et enfermé dans la prison du palais. Inutile de dire qu'il n'en sortit jamais vivant. Les soldats demeurèrent là quelques jours et repartirent emportant le prix de la faveur accordée, car le nouveau caïd avait déterré sous le grand bassin d'une fontaine, dans la cour du château, le trésor caché par son père.

Pour de l'argent, le maghzen commettait tous les crimes. Il n'était pas rare que le sultan lui-même ne tînt pas les engagements du gouvernement. Moulay Hafid avait à juste titre peu de confiance dans son entourage, et aucune opération financière, aussi véreuse qu'elle fût, n'était entreprise en dehors de ses directives. et d'ailleurs presque toujours avec succès.

Toute l'atmosphère du palais était viciée par la malhonnêteté.

Le sultan n'hésitait jamais à prendre par jeu mais définitivement - les objets qui lui plaisaient, pour peu qu'il connût leur propriétaire. Je fus à maintes reprises victime de ces petits larcins: calepins, boutons de manchette, épingles de cravate. On apprenait vite à ne se munir d'aucun objet de valeur quand on vivait à la cour. Et il ne faut pas croire qu'on recevait des cadeaux en échange, car il était très rare que le sultan fit des présents. Il lui arrivait parfois d'être généreux avec l'argent des autres, mais cela même était très rare. Les visites que l'on faisait à Abd-el-Aziz ou à Moulay Hafid coûtaient très cher. Il y a beaucoup de gens qui pensaient que les hommes fortunés devant qui s'ouvraient les portes bien closes du palais s'enrichissaient. Il y en eut quelques-uns, ceux qui avaient quelques marchandises à vendre; mais ceux qui comme moi étaient des visiteurs sans but intéressé payaient assez cher le privilège de l'« entrée ». C'était une des formes les plus habituelles du vol. En arrivant à la porte du palais, des esclaves s'emparaient de votre cheval; lorsqu'on sortait du palais, les esclaves étaient encore là, mais on n'apercevait plus le cheval.

Protestations et menaces n'aboutissaient à rien, et il n'y avait qu'un moyen de rentrer en possession de son bien, c'était de payer et parfois bien cher.

À une époque où j'étais reçu en audience par Moulay Hafid, alors qu'il était à Fez, cette aventure m'arrivait chaque jour, et cette manière de voler me revenait chaque jour à deux ou trois livres sterling.

Une fois je perdis mon sang-froid et je maudis les esclaves. Ne pouvant obtenir gain de cause, je revins dans un violent accès de colère me plaindre au grand vizir. Le sultan surprit notre entretien et me fit appeler, et je parlai devant lui d'une façon énergique. Je lui dis qu'en Europe on payait une entrée pour voir dans des boutiques des monstres et des phénomènes, des femmes géantes et des hommes tatoués, mais que jamais je n'avais été volé d'une façon aussi impudente que lorsque je venais dans son palais, qu'après tout c'était lui qui m'envoyait chercher, que pour moi ces entrevues étaient inutiles et que j'étais décidé à ne plus revenir si l'on ne mettait ordre à cette façon de faire.

Le sultan apaisa ma mauvaise humeur, parla de bonté et de charité et termina en disant: « Il ne faut pas les juger trop sévèrement, vous savez qu'ils ne reçoivent aucun salaire. Pourtant je vais les faire punir, pour qu'ils ne vous fassent plus de chagrin », et il ordonna au grand vizir de les faire fouetter. Naturellement j'intercédai; mais je n'avais pas besoin de m'inquiéter, ils furent fouettés pour la forme. et reçurent seulement cinq ou six petits coups comme on en donne aux enfants. Quand je revins à la porte, mon cheval avait à nouveau disparu. Cette fois, c'était les esclaves qui avaient fouetté leurs camarades pour le délit qu'ils commettaient à leur tour, qui exigeaient une récompense; il n'y avait rien à faire. Je payai.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'étiquette traditionnelle et historique a été conservée et on la suit strictement dans toutes les cérémonies, mais on sait qu'une main ferme dirige tout. Les esclaves et les soldats sont magnifiquement habillés, les fonctionnaires de la cour sont très polis et une réception à la cour est aujourd'hui un spectacle magnifique qu'il faut voir. Dans les cours extérieures se tient la garde noire en rouge et or, la cavalerie, l'infanterie et la musique impériale habillée de cafetans de toutes couleurs; les longs couloirs sont pleins d'activité. Dans la salle du trône, assis sur un divan, le sultan reçoit ses hôtes avec affabilité et intelligence. L'inattendu, il est vrai, n'est plus, mais tout le reste demeure, même les lions qui rugissent dans leur cage dans un coin du jardin. Les palais n'ont pas changé, mais ils sont réparés et appropriés, tandis qu'autrefois

on n'entretenait que la partie habitée par le sultan.

C'est sans doute au point de vue médical que les sentiments des Marocains ont éprouvé le plus radical changement. Autrefois le Maure aurait bien accepté les médications européennes des docteurs chrétiens, mais il était rare qu'ils pussent en obtenir.

Les missions médicales de Fez et de Marrakech étaient bien organisées et rendaient de grands services, et les médecins attachés à la cour avaient une certaine clientèle. En général, la confiance de l'indigène était mitigée, suffisante pour accepter une drogue si aucun traitement n'était prescrit, mais pas assez grande pour payer des honoraires.

Souvent aussi la médecine n'était pas absorbée. et le malade pensait en lui-même que l'efficacité de la médecine résultait de la présence du docteur plutôt que son remède lui-même. J'eus une fois l'occasion de vérifier cela. Un Marocain, mon voisin, était malade du typhus et, selon mon conseil, sa femme appela un très bon docteur pour le soigner. J'accompagnai celui-ci dans sa visite. Le patient était à toute extrémité.

Le docteur et moi expliquâmes à la femme comment devaient être prises les médecines, et en apparence on avait l'air de suivre les prescriptions. Mais un jour, arrivant à l'improviste, à l'heure où le malade devait prendre sa potion, je vis sa femme mesurer soigneusement la dose dans un verre et la jeter sans hésitation.

Je restai sans bouger un moment et signalai seulement ensuite ma présence. Je demandai si le malade avait bu la médecine. Soulevant la bouteille, et montrant la diminution du niveau, la femme dit: « Il vient justement de la prendre. ». Je dis à la femme que je l'avais vue en train de la jeter. Elle montra peu ou pas de surprise et dit: « La présence du médecin est suffisante sans les remèdes. La science est ce qui est nécessaire, mieux que tout ce qu'il y a dans tes remèdes. » J'ai vu souvent des cas semblables : l'un est si drôle qu'il faut le rapporter. Rencontrant par hasard un vieil indigène ayant au mollet un terrible mal, je lui demandai s'il ne voulait pas aller à l'hôpital pour y être soigné. Il y consentit sans difficulté et j'écrivis au docteur traitant un mot sur une carte de visite. L'homme prit le papier et s'en alla.

Un jour ou deux plus tard je rencontrai notre homme.

Sa jambe était enveloppée d'un sale chiffon. Je lui demandai s'il n'avait pas été à l'hôpital. « Non, répliqua-t-il, ce n'était pas la peine. Ma jambe va déjà beaucoup mieux. » J'insistai pour voir la plaie. Sous le bandage ignoble, liée sur la blessure ouverte, je vis ma carte de visite. Je demandai à l'homme pourquoi il l'avait placée là. « Votre bonté, dit-il, et la science du médecin à qui elle était adressée sont suffisantes pour me guérir. J'ai mis le papier sur le mal et ça va déjà beaucoup mieux. ». Il n'en était rien et, si l'on pouvait se rendre compte de quelque chose, c'est que le mal avait empiré; alors j'emmenai de force le vieux à l'hôpital et on le soigna.

Trouvant un soulagement presque immédiat à son mal, il suivit les prescriptions du médecin et continua ses visites jusqu'à ce qu'il fût guéri. J'essayai alors de lui montrer la folie de son raisonnement, mais il répliqua simplement: « Le papier était suffisant, il, aurait produit le même effet si vous m'aviez permis de le laisser sur le mal. ».

Les femmes étaient et sont encore plus difficiles à soigner, mais cependant de grands progrès ont été faits, et la mission médicale de Fez, dirigée par deux estimables femmes anglaises ou plutôt irlandaises, a rendu d'immenses services. Il est à remarquer que c'est à Fez, la ville la plus

fanatique des villes marocaines, que le plus grand pas a été fait au point de vue des soins médicaux, Dans d'autres villes, on obtient des résultats, mais nulle part les femmes chrétiennes ne se sont ouvert le chemin des coeurs comme dans la capitale du Nord.

Aucune grande cérémonie n'est parfaite dans les maisons de l'aristocratie de Fez si les « Toubibats » n'y assistent.

Parlant l'arabe avec facilité, elles ont réussi grâce à leurs bons soins, plus encore grâce à leurs grandes qualités, à se faire très sincèrement aimer, et c'est justice.

Enfin leur succès a été dû aussi à ce qui est toujours apprécié, allégresse et bonne humeur, ce qui constitue, après tout, les fondements les plus importants du vrai christianisme.

Autrefois les gens du peuple se contentaient des pouvoirs guérisseurs des chorfas et des talismans des tolbas. Ils visitaient certains lieux sacrés. D'autres, encore plus ignorants, appelaient pour soigner leurs malades les nègres danseurs et les disciples des Aïssaouas, dont la musique et les chants devaient suffire pour chasser tous les djins du corps malade.

En même temps ils avaient une connaissance des herbes médicales qui n'était pas négligeable, et plusieurs de ces remèdes étaient excellents.

La réduction des fractures était pratiquée et bien opérée avec des attelles de bois et des roseaux. Les Marocains avaient aussi reconnu depuis longtemps la valeur de certaines sources chaudes, qui sont très indiquées pour la guérison des maladies de peau, et autres, fréquentes dans le pays.

Les bains chauds de Moulay Yacoub, près de Fez, sont particulièrement réputés, et leur efficacité est indiscutable.

J'ai connu des indigènes, à peine capables de se transporter à cheval à cette source, qui sont revenus vingt ou trente jours après complètement guéris.

En dehors des vendeurs d'étranges remèdes qu'on peut voir sur les marchés marocains, ayant devant eux leur assortiment composé d'épouvantables animaux desséchés ou de peaux d'oiseaux mangés des mites, il y a un certain nombre de médecins indigènes.

Les plus renommés sont les chorfas de l'oued Dadès, oasis située au sud du grand Atlas. Ces hommes prétendent posséder une science héréditaire, et sans aucun doute il existe encore chez eux quelques traces d'études médicales. Ils opèrent de la cataracte non en l'enlevant, mais en la tranchant, ce qui amène parfois la guérison sans qu'il soit bien certain que la cure reste définitive. Ils sont assez habiles pour enlever des morceaux de crâne brisé.

Ils ne pratiquent pas la trépanation, mais, après que la peau a été coupée, la partie brisée est enlevée et remplacée par un morceau d'écorce. sèche de courge qui, s'ajustant à la partie restante du crâne, protège l'ouverture au-dessus du cerveau. La peau est ensuite recousue par dessus.

Mais la plus ingénieuse méthode pour guérir les blessures est celle en usage chez les Berbères de l'Atlas, l'emploi des fourmis rouges.

Ils savent recoudre les plaies, mais n'ayant aucun moyen de désinfecter le matériel employé, les blessures se rouvrent ou produisent des inflammations.

Alors ils emploient la méthode suivante:

Réunissant les deux lèvres de la blessure de façon à laisser apparaître très peu des deux sections, ils posent une fourmi rouge vivante sur la blessure. La fourmi ferme les deux mandibules sur la

peau et elle est aussitôt décapitée par un aide, avec des ciseaux. Les mandibules restent fermées, retenant les deux bords de la plaie réunis; quatre ou cinq de ces sutures sont appliquées sur une plaie de quelques pouces de long; avec le temps, la tête de la fourmi tombe et la plaie reste fermée.

Ce système est communément employé dans l'Atlas, et le pacha de Marrakech m'a dit qu'il recommandait à ses soldats de l'employer de préférence à la suture, à moins que celle-ci ne puisse être pratiquée par un docteur européen avec un matériel désinfecté.

Les sultans Moulay Hafid et Moulay Abd-el-Aziz s'intéressèrent tous deux à la médecine et ils avaient confiance en leurs docteurs. Un dentiste anglais qui soignait les dames du palais sous le règne du premier, n'était autorisé à travailler dans la bouche des dames que par un orifice taillé dans le voile qui enveloppait extérieurement la patiente assise sur le fauteuil mécanique. Mais ce dentiste soigna si bien les femmes que les vizirs voulurent à leur tour se faire arranger les dents et que le dentiste fut très occupé.

Un jour, le ministre des Affaires étrangères me fit appeler et, après quelques phrases vagues, me demanda si je connaissais le dentiste. Je répliquai que oui, et qu'il était un maître dans son art.

Le vizir me dit qu'il s'y connaissait peu en matière de prothèse dentaire; qu'il voudrait bien qu'on lui dise s'il était absolument nécessaire que, chaque fois que sa femme éternue, elle envoie son râtelier au milieu de la chambre.

Je répondis que cela ne devait pas être une absolue nécessité, mais que je demanderais au dentiste ! Je lui en parlai et le râtelier de la dame fut vite arrangé et amélioré. C'est « merveilleux, me disait le vizir, elle éternue et éternue sans répit et ses dents ne font pas même de bruit. »

Au temps de Moulay Hassan, avant qu'un médecin fût attaché au palais, le caïd Mac Lean, alors jeune officier, avait l'habitude de se mêler de médecine et la confiance qu'il inspirait au sultan était si grande que celui-ci lui permettait de le soigner. Or les connaissances de Mac Lean se bornaient à sa boîte à médicaments et à un livre d'explications. Une fois, les dames du palais souffrirent d'une indigestion et en même temps on avait eu besoin d'un désinfectant pour quelqu'un qui avait été victime d'un accident.

Caïd Mac Lean envoya les deux médecines avec des instructions pour leur emploi, mais par suite d'une méprise, les dames avalèrent les comprimés de permanganate de potasse au lieu du remède qui leur était destiné.

Les comprimés provoquèrent de violentes douleurs et, à la grande frayeur du sultan et des dames, celles-ci commencèrent à vomir quelque chose qui ressemblait à de grandes quantités de sang.

Leur peur augmentait avec leur mal et, en réponse, à un pressant message, Mac Lean arriva en toute hâte au palais. Le sultan était hors de lui, mais on' expliqua l'erreur et les dames guérèrent.

Les premières expériences que fit Moulay Abd-el-Aziz du chloroforme auraient pu avoir de bien plus graves conséquences. Le docteur Verdon, son docteur anglais, avait opéré un esclave sous le chloroforme en présence du sultan. L'opération terminée, le sultan revint au palais muni d'une bouteille d'anesthésique. Le docteur essaya de rentrer en possession de sa bouteille, mais ce fut en vain et tout ce qu'il put faire fut d'avertir Sa Majesté de faire bien attention. C'est ce qu'il fit, car personne ne mourut, mais un certain jour on raconta que les dames du palais étaient étendues partout dans le palais comme des bûches de bois, car il les avait toutes chloroformées.

Moulay Hafid appréciait lui aussi le chloroforme et il insista pour qu'on en donnât à un lion qui

souffrait d'un ongle incarné. Le lion, dont le caractère n'était pas commode, n'accepta pas facilement l'opération qui cependant réussit à la grande satisfaction de Sa Majesté.

Aujourd'hui le peuple afflue dans les hôpitaux que le protectorat français a ouverts partout.

Il y a encore beaucoup à faire, car les malades sont nombreux, mais ce qui a déjà été fait est admirable. Les Marocains qui jadis n'acceptaient pas la moindre médecine se précipitent maintenant au plus proche dispensaire dès qu'ils se sentent malades, et celui qui subit un accident est emmené aussitôt par ses camarades à l'hôpital indigène.

Une foule de clients attendent patiemment leur tour dans les pièces et les corridors, et les jours de consultation pour les femmes sont aussi chargés que ceux réservés aux hommes. Quels que puissent être les vrais sentiments des Musulmans pour les Chrétiens, leur confiance pour les docteurs chrétiens est indiscutable. Et maintenant les gens qui arrivent à la consultation médicale pensent sans doute que leurs sentiments n'ont pas changé. Ils ne se rendent pas compte qu'il y a dix ans, même s'ils en avaient eu la possibilité, ils n'auraient jamais osé manifester ce respect public et cette confiance pour la science de l'infidèle; le changement est venu graduellement et n'a pas été remarqué par ceux qui le subissaient. On peut aussi observer sur d'autres sujets les mêmes modifications de la mentalité. Les universités ou médersas de Fez et de Marrakech, fermées pendant des siècles aux Européens, leur sont maintenant ouvertes et ils peuvent venir admirer les joyaux de l'architecture marocaine.

Les autorités religieuses ne purent plus tenir fermées ces médersas quand ils apprirent. que quelques siècles auparavant les étudiants chrétiens y étaient instruits, et après un peu d'hésitation, ils en permirent l'ouverture.

Les fonctionnaires des Beaux-Arts s'employèrent aussitôt à restaurer ces chefs-d'oeuvre architecturaux. Au début, les étudiants furent choqués de la présence des Chrétiens et, au cours d'une de mes visites à la médersa de Ben Youssef à Marrakech, ils se plaignirent plutôt amèrement que les architectes français restauraient les choses anciennes et prenaient des libertés avec le style. « Il aurait mieux valu, disaient-ils, les laisser tomber en ruines plutôt que de les laisser toucher par des infidèles. »

Une année plus tard, je retournai à la médersa. Les mêmes étudiants ou la plupart d'entre eux étaient présents. Le service des Beaux-Arts avait terminé la restauration d'un côté de la grande cour, mais attendait des fonds pour continuer l'autre côté.

De nouveau les écoliers se plaignirent, mais cette fois ils regrettaient que les architectes français eussent abandonné leur travail. Quelle raison avaient-ils de le laisser inachevé ? Est-ce que je ne pourrais pas user de mon influence pour obtenir qu'on continue le travail ? Je leur rappelai leurs protestations de l'année précédente avant que le travail rot commencé, ils rirent et répliquèrent : « Eh bien vous savez; hier c'était hier et aujourd'hui, c'est aujourd'hui.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

- I. - L'avènement de Moulay Hafid².
- II. - La vie à la cour marocaine.
- III. - Le chemin de la décadence.
- IV. - Le commencement de la fin.
- V. - La liquidation du sultanat.
- VI. - Le sultan chez lui.
- VII. - Le sultan en France.
- VIII. - Raisouli.
- IX. - Les confréries religieuses. Saints. Chorfas. Prêcheurs
- X. - Évolution et chances d'avenir.

² En fait Moulay Abd-el-Aziz.

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
8, rue Garancière.
1929